

# L'INTRIGANTE DE POLLENSA

## *Problem at Pollensa bay*

Le bateau qui assure la liaison Barcelone-Majorque déposa Mr Parker Pyne sur le quai de Palma aux petites heures de l'aube, et l'illustre professeur de bonheur souffrit aussitôt les affres de la déception. Les hôtels étaient complets. Le mieux qu'il pût trouver ? Un cagibi sur l'arrière-cour, dans un hôtel du centre-ville. Or, il était exclu qu'il s'en contentât.

Seulement voilà ! Palma était à la mode. Le change s'avérant favorable, tout le monde allait passer l'hiver à Majorque, et l'île était bondée. Il était douteux que notre vieil ami pût trouver à se loger – sauf peut-être à Formentor, où les prix étaient tellement exorbitants que même les étrangers s'en offusquaient.

Mr Parker Pyne petit-déjeuna d'un café et d'une brioche, et résolut d'aller visiter la cathédrale. Mais il n'était guère d'humeur à en goûter les beautés architecturales.

Il eut ensuite une interminable conversation avec un chauffeur de taxi volubile. Ils évoquèrent les mérites comparés et les ressources de Soller, Alcudia, Pollensa et Formentor... où l'on trouvait de bons hôtels *mais hors de prix*.

Mr Parker Pyne brûlait de savoir à quel point ils étaient hors de prix.

On y demandait, d'après le chauffeur de taxi, des sommes qu'il serait grotesque de payer : si les Anglais débarquaient en foule, n'était-ce point parce que la vie dans l'île était censée bon marché ?

Mr Parker Pyne admit le fait sans difficulté. Mais ne serait-il quand même pas possible de connaître les prix exigés à Formentor ?

Des prix inimaginables !

D'accord... mais quels prix au juste ?

Le chauffeur consentit enfin à citer des chiffres. Et Mr Parker Pyne calcula qu'il ne serait pas plus volé là qu'il ne venait de l'être en Égypte et à Jérusalem.

Un marché fut conclu, les bagages de Mr Parker Pyne furent entassés à bord du taxi et l'on se mit en route pour faire le tour de l'île afin de voir si l'on ne dénicherait pas, chemin faisant, quelque auberge raisonnable avant d'arriver à Formentor.

Ils ne devaient jamais atteindre ce haut-lieu de la ploutocratie. En effet, après s'être frayé un passage dans les ruelles de Pollensa et comme ils suivaient la courbe du rivage, ils aperçurent le *Pino d'Oro*, petit hôtel situé au bord de l'eau et bénéficiant d'une vue qui, dans la brume légère du matin, évoquait le flou exquis d'une estampe japonaise. Mr Parker Pyne se rendit compte que c'était là l'endroit qu'il cherchait. Il fit arrêter le taxi, priant le ciel qu'il y eût de la place.

Les propriétaires de l'établissement ne connaissaient pas un traître mot d'anglais ni de français. Néanmoins, les choses s'arrangèrent à la satisfaction générale. Mr Parker Pyne obtint une chambre donnant sur la mer, les valises furent déchargées, le chauffeur félicita son client d'avoir su se soustraire aux exigences monstrueuses de « ces hôteliers modernes », reçut son dû et s'en fut dans un flot torrentiel de salutations à l'espagnole.

Mr Parker consulta alors sa montre et, s'apercevant qu'en dépit de ses diverses pérégrinations il n'était que 10 heures moins le quart, gagna la terrasse baignant dans la lumière du matin et commanda, pour la seconde fois de la journée, du café et des brioches.

Il y avait quatre tables : la sienne ; une autre, que l'on était en train de desservir ; une troisième, où une famille allemande achevait son petit déjeuner. Plus loin, à l'angle de la terrasse, étaient

attablés une mère et son fils qui ne pouvaient être qu'anglais.

La femme avait dans les cinquante-cinq ans. Le cheveu gris – d'un joli gris –, elle portait des vêtements de qualité mais la mode semblait le dernier de ses soucis. Et elle affichait le flegme, l'assurance de l'Anglaise habituée aux voyages à l'étranger.

Le jeune homme qui lui faisait face pouvait avoir vingt-cinq ans et représentait, lui aussi, l'archétype de son milieu et de son âge. Ni beau ni laid, ni grand ni petit, il s'entendait manifestement aux mieux avec sa mère – ils échangeaient des plaisanteries de bon ton – et se montrait aux petits soins à son égard.

Tandis qu'ils bavardaient, les yeux de la femme effleurèrent Mr Parker Pyne avec une indifférence de bon aloi. Mais il se sut aussitôt étiqueté. On avait reconnu en lui un compatriote et il ne faisait point de doute qu'un petit mot aussi aimable qu'anodin ne tarderait pas à lui être adressé.

D'ordinaire, Mr Parker Pyne n'appréciait guère ses concitoyens à l'étranger. Mais cette femme-là lui paraissait posséder ce qu'il aimait à appeler « d'excellentes manières d'hôtel ».

Après une dernière repartie et un dernier éclat de rire, le jeune Anglais se leva pour gagner l'hôtel. La femme ramassa son courrier, alla s'installer dans un fauteuil, face à la mer, et ouvrit le *Continental Daily Mail*. Elle tournait le dos à Mr Parker Pyne.

Ce dernier sirota le reste de son café, lui jeta un coup d'œil et se raidit, inquiet – inquiet pour la suite paisible de ses vacances ! Ce dos était terriblement expressif. Au cours de sa longue carrière, combien n'en avait-il pas vu de ces dos dont la rigidité exprimait toute la tension du monde ? Point n'était besoin d'être grand clerc pour deviner que les yeux de cette femme brillaient de larmes contenues et que si elle parvenait à sauver les apparences, ce n'était qu'au prix d'un extraordinaire effort de volonté.

Avec d'infinies précautions, tel un gibier trop souvent pourchassé, Mr Parker Pyne opéra une retraite prudente en direction de l'hôtel. Moins d'une demi-heure plus tôt, il avait signé le registre posé sur le comptoir. Son paraphe s'étalait bien là – net comme toujours : *C. Parker Pyne, Londres*.

Quelques lignes plus haut, Mr Parker Pyne remarqua deux inscriptions : *Mrs R. Chester, Mr Basil Chester, Holm Park, Devon*.

Saisissant un stylo, Mr Parker Pyne surchargea sa signature. On pouvait déchiffrer maintenant – non sans difficultés – *Christopher Pyne*.

Si Mrs R. Chester était malheureuse, il lui deviendrait ainsi moins facile de consulter Mr Parker Pyne.

Le cher vieil homme était toujours stupéfait de constater combien de gens rencontrés à l'étranger connaissaient son nom et avaient lu ses messages publicitaires. En Angleterre, des milliers de lecteurs du *Times* auraient pu jurer qu'ils n'avaient jamais entendu parler de lui. Sans doute, hors de chez eux, lisaient-ils plus consciencieusement leurs journaux. Rien, pas même les petites annonces, ne leur échappait.

Ses vacances avaient déjà été de souventes fois interrompues. Il s'était occupé de maints problèmes, allant de la tentative de chantage au crime de sang. Mais là, à Majorque, il entendait bien avoir la paix. Or, il savait d'instinct jusqu'à quel point une mère en détresse pourrait menacer la dite paix.

La vie de Mr Parker Pyne au *Pino d'Oro* s'organisait néanmoins de fort plaisante façon. Il y avait un grand hôtel pas très loin, le *Mariposa*, où étaient descendus bon nombre d'Anglais. Une importante colonie d'artistes peuplait les environs. On pouvait, en longeant la plage, se rendre au petit port de pêche où l'on trouvait quelques boutiques et un bar qui tenait lieu de centre de ralliement. Tout y était agréable et bon enfant. Des filles se promenaient en pantalons de toile, un foulard multicolore noué

autour de la poitrine. Des peintres chevelus débattaient au *Mac's Bar* des mérites comparés du figuratif et de l'abstrait.

Le lendemain de l'arrivée de Mr Parker Pyne, Mrs Chester lui adressa quelques phrases conventionnelles sur la beauté de la vue et les chances qu'avait le temps de se maintenir au beau.

Mr Parker Pyne trouva Basil Chester charmant. Il donnait au vieil homme du « monsieur » et l'écoutait fort poliment discourir. Le trio se réunit même à deux reprises pour prendre le café après dîner. Le troisième soir, Basil s'éclipsa au bout de dix minutes, laissant Mr Parker Pyne en tête à tête avec Mrs Chester.

Ils parlèrent fleurs et jardinage, évoquèrent l'état déplorable de la livre anglaise, le renchérissement de la vie en France, et tombèrent d'accord sur l'insurmontable difficulté à trouver du thé buvable.

Par la suite, chaque fois que son fils désertait leur table, Mr Parker Pyne voyait le frémissement – vite réprimé – des lèvres de la malheureuse. Mais elle se reprenait aussitôt et devisait gaiement sur les sujets sus-mentionnés.

Petit à petit, elle se mit à parler de Basil, de ses succès universitaires, de la sympathie qu'il suscitait, de la fierté qu'en eût éprouvée son père s'il avait encore été de ce monde, de sa satisfaction à elle de ce que Basil n'ait jamais été « dissipé ».

— Bien sûr, je le pousse à fréquenter les gens de son âge, mais il semble vraiment préférer ma compagnie.

Pour une fois, Mr Parker Pyne n'usa pas d'une de ces formules pleines de tact dont il avait le secret.

— Oh ! vous savez, rétorqua-t-il au contraire, les jeunes gens sont légion ici – pas à l'hôtel, mais dans les parages.

Mrs Chester se raidit aussitôt. Certes, l'endroit regorgeait d'*artistes*. Peut-être était-elle très vieux jeu, mais *cet art-là* servait de prétexte à un tas de jeunes vauriens pour traîner à ne rien faire... en compagnie de filles qui buvaient beaucoup trop.

Le lendemain, Basil salua Mr Parker Pyne :

— Je suis ravi que vous soyez descendu ici, monsieur. Surtout pour ma mère. Cela lui fait du bien d'avoir quelqu'un avec qui bavarder pour passer ses soirées.

— Que faisiez-vous les premiers jours de votre arrivée ici ?

— Eh bien... nous jouions au piquet.

— Je vois.

— Entre nous, on se lasse assez vite du piquet. Et puis je me suis fait quelques amis, ici... une bande du tonnerre. Je n'ai pas l'impression que ma mère les approuve... Très vieux jeu, la reine-mère. Les filles en pantalon la choquent.

— Ce n'est pas moi qui l'en blâmerai, dit vertueusement Mr Parker Pyne.

— Je me tue à lui répéter qu'il faut vivre avec son temps. À la maison, les filles qu'on reçoit sont sinistres...

— Je vois, répéta Mr Parker Pyne.

Tout cela était bel et bon. Mais, spectateur d'un mini-drame, rien ne le forçait à intervenir.

Et puis le pire – du point de vue de Mr Parker Pyne – arriva. Une dame exubérante, qui était de ses amies, vint s'installer au *Mariposa*. Ils se rencontrèrent au salon de thé, en présence de Mrs Chester.

— Ma parole ! mais c'est Mr Parker Pyne ! s'époumona la nouvelle venue. Le seul, l'unique Mr Parker Pyne ! Et Adela Chester ! Vous vous connaissez ? Oui ? Vous êtes descendus au même hôtel ?

C'est le magicien du siècle, Adela... Confiez-lui vos ennuis et ils disparaissent comme par enchantement ! Quoi ? Vous ne le saviez pas ? Vous avez déjà entendu parler de lui, tout de même ! Vous n'avez pas lu ses annonces ? « *Vous avez un problème ? Consultez Mr Parker Pyne !* » Il n'est rien qui ne soit en son pouvoir. Les couples qui se jettent réciproquement à la gorge, il les précipite dans les bras l'un de l'autre. Les gens qui s'ennuient dans la vie, il les lance dans des aventures palpitantes. Je vous jure, cet homme est un véritable ma-gi-cien !

Mr Parker Pyne n'aimait pas du tout les regards que lui lançait Mrs Chester durant ce panégyrique. Il aimait encore moins la voir revenir par la plage, en grand conciliabule avec l'intarissable chantre de ses vertus.

La « grande scène du II » se produisit plus tôt qu'il ne l'avait prévu. Ce soir-là, après le café, Mrs Chester lui lança :

— Pourriez-vous m'accompagner dans le petit salon, Mr Pyne ? Je voudrais vous confier quelque chose.

Quelle autre issue que la soumission ?

La belle maîtrise de soi de Mrs Chester s'était quelque peu lézardée et, sitôt la porte refermée sur eux, il n'en resta plus rien. La malheureuse se laissa tomber dans un fauteuil et éclata en sanglots.

— Mon fils, Mr Parker Pyne ! Vous devez le sauver ! *Nous* devons le sauver ! J'ai le cœur brisé.

— Chère madame, je ne suis qu'un parfait étranger et...

— Nina Wycherley affirme que vous pouvez *tout*. Elle me conseille de m'en remettre à vous, de tout vous raconter. Elle me jure que vous sauverez la situation.

Mr Parker Pyne maudit intérieurement l'importune Nina Wycherley. Mais, résigné, il déclara :

— Eh bien, crevons l'abcès. Il s'agit d'une fille ?

— Il ne vous a pas parlé d'elle ?

— Indirectement, sans plus.

Les mots jaillirent en un torrent impétueux. Cette fille était épouvantable. Elle buvait, jurait, s'exhibait à demi nue. Sa sœur était établie dans les parages, mariée à un artiste, un Hollandais. Toute la bande avait très mauvais genre. Les trois quarts vivaient en concubinage. Basil était complètement transformé. Lui qui avait toujours été si sage, uniquement préoccupé de sujets sérieux. Il avait même songé un temps à se lancer dans l'archéologie...

— Hé oui ! commenta Mr Parker Pyne. La nature prend toujours sa revanche.

— Que voulez-vous dire ?

— Qu'il n'est pas sain pour un jeune homme de se préoccuper de sujets austères... alors qu'il devrait au contraire jeter sa gourme et courir les filles.

— Je vous en prie, Mr Pyne ! Un peu de sérieux.

— Je n'ai jamais été plus sérieux. La jeune fille qui nous occupe ne serait-elle pas, par hasard, celle avec qui vous avez pris le thé hier ?

Il l'avait remarquée, avec ses pantalons, son foulard écarlate négligemment noué autour de la poitrine, ses lèvres vermillon et le fait qu'elle avait pris un cocktail au lieu de thé.

— Vous l'avez vue ? Effroyable, non ? Pas du tout le genre de fille que Basil ait jamais admiré.

— Vous ne lui avez pas donné beaucoup de chances d'admirer des filles, si je ne m'abuse.

— Moi ?

— Il est resté trop longtemps dans vos jupes ! Mauvais, ça ! J'estime néanmoins pouvoir régler la situation... si vous ne précipitez pas les choses.

— Vous ne comprenez pas ! Il veut épouser cette fille... cette Betty Gregg... Ils sont *fiancés*.

— C'est allé si loin que ça ?

— Hélas !... Mr Parker Pyne, vous *devez* intervenir. Vous devez arracher mon fils à ce mariage désastreux ! Sa vie entière serait gâchée. Et cela, je ne le supporterais pas. Je lui ai consacré ma vie. Il a toujours été *tout* pour moi.

— Et vous avez eu grand tort. Vous auriez dû vous consacrer un peu à vous. Vous payez maintenant votre erreur. Aimez votre fils autant que vous le voudrez... mais vous êtes Adela Chester, un être humain à part entière... pas seulement la mère de Basil.

— Si sa vie est gâchée, j'en aurai le cœur brisé.

Il contempla les traits délicats de son visage, ses lèvres que le regret et la douleur faisaient trembler. Dans son genre, c'était une femme adorable. Et il lui était pénible de la voir souffrir.

— Je vais voir ce que je peux faire, dit-il.

Il s'en fut trouver Basil Chester qui brûlait de s'épancher, de développer son point de vue :

— Ça devient l'enfer. Mère est indécrottable, bourrée de préjugés, étroite d'esprit. Si seulement elle ouvrait les yeux, elle verrait à quel point Betty est merveilleuse.

— Et Betty ?

Il soupira.

— Betty ne fait rien pour arrondir les angles. Si elle condescendait à un petit effort... si elle renonçait à son rouge à lèvres ne fût-ce qu'une fois, par exemple, ça changerait tout. Mais elle se donne un mal de chien pour paraître... euh... moderne, dès que mère est dans les parages.

Mr Parker Pyne sourit.

— Betty et mère sont les deux femmes les plus adorables que je connaisse, poursuivit le jeune homme. Et j'aurais parié qu'elles seraient tombées dans les bras l'une de l'autre.

— Vous avez encore beaucoup à apprendre, jeune homme, dit Mr Parker Pyne.

— J'aimerais que vous veniez voir Betty et que vous discutiez de tout cela avec elle.

Mr Parker Pyne accepta aussitôt l'invitation.

Betty, sa sœur et le mari de cette dernière occupaient une maisonnette délabrée à l'écart de la plage. Leur vie était d'une belle simplicité. Le mobilier se résumait à une table, trois chaises et deux lits. Un placard renfermait les quelques verres et assiettes indispensables. Hans était un grand blond aussi hirsute qu'agité. Il s'exprimait dans un anglais étrange, au débit précipité, et sans cesser pour autant d'arpenter la pièce en tous sens. Stella, sa femme, était petite et blonde. Betty Gregg était auburn, avec des taches de rousseur et des yeux pleins de malice. Elle était beaucoup moins maquillée que la veille au *Pino d'Oro*.

Elle lui offrit un cocktail et s'enquit, avec une petite lueur dans la prunelle :

— Vous êtes réquisitionné pour la grande scène d'explications ?

Mr Parker Pyne acquiesça.

— Et de quel côté êtes-vous, mon brave ? Vous rangez-vous sous la bannière des jouvenceaux énamourés ou bien sous celle de la reine outragée ?

— Puis-je vous poser une question ?

— Bien sûr.

— Avez-vous fait preuve de beaucoup de tact dans cette affaire ?

— Pas le moins du monde, répondit franchement miss Gregg. Mais la vieille tigresse m'a prise à rebrousse-poil. (Elle jeta un coup d'œil pour vérifier que Basil était hors de portée.) Cette femme déchaîne mes pires instincts. Elle a toujours tenu Basil en lisières. Il y aurait de quoi rendre un garçon complètement idiot. C'est miracle que Basil ne le soit pas devenu. Et puis elle fait vraiment trop douairière.

— Ce n'est pas une si mauvaise chose en soi. Ce n'est démodé que pour le moment.

Betty se mit à rire.

— Vous voulez dire que c'est comme les fauteuils Chippendale qu'on a relégués au grenier à l'époque victorienne ? Plus tard, on les a redescendus et tout le monde s'est extasié et les a trouvés mer-veil-leux ?

— C'est un peu ça.

— Vous avez peut-être raison, admit Betty Gregg après un instant de réflexion. Je vais être honnête. C'est Basil qui m'a prise à rebrousse-poil : il était si inquiet de l'impression que j'allais produire sur sa mère. Cela m'a aiguillonnée. Même maintenant je crois qu'il serait fichu de me laisser tomber... pour peu que sa mère le travaille suffisamment au corps.

— Il en serait bien capable, admit Mr Parker Pyne. À condition qu'elle sache s'y prendre.

— Allez-vous lui dire comment s'y prendre ? Car elle ne le trouvera pas toute seule. Tout ce qu'elle saura faire c'est afficher un air réprobateur, et ça ne marchera pas. Mais si vous lui soufflez la solution...

Elle se mordit les lèvres et le fixa de ses grands yeux bleus au regard franc.

— J'ai entendu parler de vous, Mr Parker Pyne. Vous êtes censé connaître la nature humaine. Pensez-vous que cela pourrait coller entre Basil et moi ?... Oui ou non ?

— Il me faudrait une réponse à trois questions.

— Le test d'aptitude ? D'accord, allons-y !

— Dormez-vous la fenêtre ouverte ou fermée ?

— Ouverte. J'aime respirer.

— Basil et vous aimez-vous le même genre de nourriture ?

— Oui.

— Aimez-vous vous coucher tôt ou tard ?

— Pour tout vous avouer, et en confidence : tôt. À 10 heures et demie, je commence à bâiller... tandis que je me sens plutôt gaillarde le matin. Mais je me ferais couper en rondelles plutôt que de l'avouer.

— Vous devriez très bien vous entendre, décréta Mr Parker Pyne.

— Un peu superficiel, votre test, non ?

— Pas du tout. J'ai connu au moins sept mariages brisés parce que le mari aimait veiller jusqu'à minuit tandis que la femme tombait de sommeil à neuf heures et demie – et vice versa.

— Quel dommage que tout le monde ne puisse pas être heureux ! soupira Betty. Quel dommage que Basil ne puisse m'aimer avec le consentement de sa mère !

Mr Parker Pyne toussota.

— Je crois que cela pourrait s'arranger.

Elle le regarda d'un air dubitatif.

— Vous, dit-elle, j'ai l'impression que vous me menez en bateau.

Le visage de Mr Parker Pyne était indéchiffrable.

Avec Mrs Chester, il fut apaisant, mais vague. Des fiançailles n'étaient pas un mariage. Lui-même devait se rendre à Soller pour une semaine. La ligne de conduite à observer en son absence ? Prudente réserve. Qu'elle ait l'air d'accepter.

Il passa à Soller une semaine exquise.

À son retour, la situation avait évolué de façon totalement inattendue.

En pénétrant au *Pino d'Oro*, la première chose qu'il remarqua fut que Mrs Chester et Betty Gregg prenaient le thé ensemble. Basil n'était pas là. Mrs Chester avait le teint blafard. Betty était blême. À peine maquillée, ses paupières trahissaient le fait qu'elle venait de pleurer.

Elles l'accueillirent de manière amicale, mais ni l'une ni l'autre ne parla de Basil.

Soudain il entendit la jeune fille respirer de façon heurtée, comme si quelque chose lui avait fait mal. Mr Parker Pyne tourna la tête.

Basil Chester remontait de la plage. Il était accompagné d'une fille dont la beauté exotique était à couper le souffle. Elle était brune et remarquablement faite – ce que nul ne pouvait ignorer car elle était aussi peu vêtue qu'il était loisible de le faire sans attenter aux bonnes mœurs. Lourdemment maquillée d'ocre, les lèvres rouge-orangé, elle avait usé avec une telle science de ses onguents divers que sa beauté sauvage en était transcendée. Quant au jeune Basil, il semblait incapable de la quitter des yeux.

— Tu es très en retard, Basil, lui dit sa mère. Tu devais passer prendre Betty au *Mac's Bar*.

— C'est ma faute, zézaya la belle inconnue d'une voix traînante. Nous avons perdu la notion du temps. (Elle se tourna vers Basil :) Amour, allez me chercher quelque chose à boire... quelque chose qui me fouette un peu le sang.

Elle se débarrassa de ses sandales et joua avec ses orteils aux ongles laqués du même vert émeraude que ceux de ses mains.

Sans accorder la moindre attention aux deux hommes, elle condescendit à se pencher vers Mr Parker Pyne.

— Quelle île sinistre ! lui confia-t-elle. Je mourais d'ennui avant de rencontrer Basil. C'est vraiment un chou !

— Mr Parker Pyne... miss Ramona, articula Mrs Chester.

La fille accueillit les présentations avec un sourire languide.

— Je crois que je ne vais pas tarder à vous appeler Parker, murmura-t-elle. Moi, mon petit nom, c'est Dolorès.

Basil revint avec les verres. Miss Ramona partagea équitablement sa conversation – ou ce qui en tenait lieu, à savoir de longues œillades – entre Basil et Mr Parker Pyne. Les deux femmes auraient pu ne pas exister. Betty tenta bien, à une ou deux reprises, de se mêler à la conversation, mais sa rivale l'anéantit aussitôt d'un coup d'œil avant de bâiller avec ostentation.

Au bout d'un moment, Dolorès se leva.

— Je vais prendre congé. Je suis à l'autre hôtel. Quelqu'un me raccompagne ?

Basil bondit sur ses pieds.

— Je vais avec vous.

— Basil, mon cher petit..., intervint Mrs Chester.

— Je reviens tout de suite, mère.

— Est-ce que ce n'est pas le parfait petit garçon à sa maman ? demanda miss Ramona au monde en général. Vous vous précipitez dans ses jambes dès qu'elle vous sonne, n'est-ce pas ?

Basil rougit et eut l'air gêné. Miss Ramona adressa un petit signe de tête à Mrs Chester, un sourire éblouissant à Mr Parker Pyne et s'éloigna en compagnie de Basil.

Un silence contraint salua leur départ. Mr Parker Pyne n'avait pas envie de parler le premier. Betty Gregg se tordait les doigts et regardait la mer. Apoplectique, Mrs Chester paraissait furieuse.

— Eh bien, balbutia enfin Betty, comment trouvez-vous notre nouvelle acquisition à Pollensa ?

— Un peu... euh... exotique, répondit Mr Parker Pyne, prudent.

— Exotique ! fit Betty avec un petit rire amer.

— Elle est épouvantable ! gémit Mrs Chester. Épouvantable ! Basil est devenu fou.

— Basil n'y est pour rien, grinça Betty.

— Ses ongles de pieds ! frissonna Mrs Chester.

Betty se leva brusquement.

— Réflexion faite, je crois que je vais rentrer à la maison au lieu de rester dîner, Mrs Chester.

— Voyons, ma chère petite ! Basil va être très déçu...

— Vous croyez ? s'enquit Betty avec un rire bref. De toute façon, je m'en vais quand même. J'ai très mal à la tête.

Elle leur sourit à tous deux et s'en fut. Mrs Chester se tourna alors vers Mr Parker Pyne.

— Je donnerais n'importe quoi pour que nous ne soyons jamais venus ici ! Jamais !

Mr Parker Pyne hochait tristement la tête.

— Vous n'auriez pas dû vous éloigner, lui reprocha Mrs Chester. Si vous étiez resté ici, rien de tout ceci ne serait arrivé.

— Chère madame, répliqua Mr Parker Pyne du tac au tac, face à une aussi jolie créature je ne saurais en aucun cas faire le poids. Votre fils me semble posséder une nature extrêmement... euh... impressionnable.

— Il n'avait jamais été comme cela, murmura Mrs Chester, larmoyante.

— Quoi qu'il en soit, ajouta Mr Parker Pyne avec un entrain forcé, à quelque chose malheur est bon. Et cette nouvelle idylle me semble être venue à bout de sa fâcheuse inclinaison pour miss Gregg. Sur ce point, vous ne pouvez manquer d'être satisfaite.

— Je ne saisis pas ce que vous voulez dire ! s'indigna Mrs Chester. Betty est un ange, qui idolâtre Basil. Elle se comporte aussi bien que possible dans cette situation affreuse. Je suis persuadée que mon fils est devenu fou.

Mr Parker Pyne accueillit cet extraordinaire changement d'attitude sans sourciller. Ce n'était pas la première fois qu'il constatait que souvent femme varie.

— Pas fou, murmura-t-il. Tout juste ensorcelé.

— Cette créature est une métèque. Elle est impossible.

— Mais très spectaculaire.

Mrs Chester eut un reniflement de mépris, vite réprimé car Basil escaladait en courant les marches de la terrasse.

— Me voilà, mère. Où est Betty ?

— Rentrée chez elle avec la migraine. Et je n'en suis pas surprise.

— Elle boude, vous voulez dire !

— J'estime, Basil, que vous vous êtes montré extrêmement cruel envers Betty.

— Ah non, mère ! Pas de sermon ! Si Betty doit faire une scène chaque fois que je parle à une autre fille, notre vie commune promet d'être joyeuse !

— Vous êtes fiancés.

— D'accord, nous sommes fiancés. Ça ne signifie pas que nous n'ayons pas le droit d'avoir des amis chacun de notre côté. (Il marqua un temps.) Écoutez, puisque Betty ne dîne pas avec nous... je crois que je vais retourner au *Mariposa*. En fait, ils m'avaient invité à dîner et...

— Oh ! Basil...

Le jeune homme haussa les épaules avec un air exaspéré et redévala les escaliers.

Mrs Chester adressa un regard éloquent à Mr Parker Pyne.

— Vous voyez ? dit-elle.

Il voyait très bien.

L'affaire se corsa quelques jours plus tard. Betty et Basil avaient prévu une excursion et un pique-nique à deux. Mais lorsque Betty arriva au *Pino d'Oro*, ce fut pour découvrir que Basil avait oublié leur projet et était parti passer la journée à Formentor avec Dolorès Ramona et ses amis.

Si l'on excepte un pincement de lèvres, la jeune fille ne manifesta pas son désarroi. Elle ne tarda néanmoins pas à se dresser, face à Mrs Chester – les deux femmes étaient seules sur la terrasse.

— Je comprends très bien, dit-elle. Ce n'est pas grave. Mais tout est fini entre nous.

Elle ôta de son doigt la chevalière que Basil lui avait donnée en attendant de pouvoir lui acheter une bague de fiançailles.

— Voudriez-vous avoir la gentillesse de la lui rendre, Mrs Chester ? Et de lui dire que je comprends très bien... de ne pas s'inquiéter...

— Betty, ma chérie ! Ne faites pas cela ! Il vous aime... je vous assure !

— Cela saute aux yeux, non ? fit la jeune fille avec un petit rire. Non... il me reste un peu d'orgueil. Dites-lui que tout est beaucoup mieux comme ça... et que je lui souhaite bonne chance.

Quand Basil revint à la tombée de la nuit, il eut droit à un accueil en tempête.

Il rougit un peu à la vue de l'anneau.

— Voilà donc dans quel état d'esprit elle est ! Eh bien, tout est pour le mieux.

— Basil !

— Franchement, mère, trouvez-vous que nous avons l'air de nous bien entendre, ces derniers temps ?

— À qui la faute ?

— Je n'ai pas l'impression que ce soit entièrement la mienne. De tous les défauts, la jalousie est sans doute le plus stupide. Et puis je ne vois pas pourquoi vous prenez cette histoire au tragique. Après tout, vous m'avez supplié de ne pas épouser Betty.

— C'était avant que je la connaisse. Basil... mon cher petit... vous ne songez pas à épouser cette-cette créature ?

— Je l'épouserai aujourd'hui même si elle voulait bien de moi, répondit sobrement Basil Chester. Mais je crains que ce ne soit pas le cas.

Mrs Chester sentit un frisson glacé lui parcourir l'échine. Elle s'élança à la recherche de Mr Parker Pyne qu'elle trouva tranquillement occupé à lire dans un coin retiré.

— Il faut que vous fassiez quelque chose ! Il le faut ! La vie de mon fils va être gâchée !

Mr Parker commençait à être un peu fatigué du gâchis que pourrait être la vie de Basil Chester.

— Faire quelque chose... oui, mais quoi ?

— Allez trouver cette horrible créature. Si nécessaire, payez-la pour qu'elle disparaisse.

— Cela pourrait revenir fort cher.

— Voilà qui m'est égal.

— Je trouverais cela dommage. En outre, il existe – peut-être – d'autres solutions.

Elle risqua une question. Il secoua la tête.

— Je ne vous promets rien... mais je vais voir ce que je peux faire. J'ai déjà eu affaire à ce genre de personnage. À propos, pas un mot à Basil... cela pourrait être la fin de tout.

— Cela va de soi.

Mr Parker Pyne revint du *Mariposa* à minuit. Mrs Chester l'attendait.

— Eh bien ? l'interrogea-t-elle dans un souffle.

Ses yeux pétillèrent :

— La señorita Dolorès Ramona quittera Pollensa demain matin et Majorque demain soir.

— Oh, Mr Parker Pyne ! Comment avez-vous obtenu un résultat pareil ?

— Cela ne coûtera pas un sou, ajouta Mr Parker Pyne. (À nouveau, ses yeux pétillèrent.) J'avais l'impression que j'avais quelque ascendant sur cette fille... et c'était bien le cas.

— Vous êtes merveilleux. Nina Wycherley avait raison. Indiquez-moi le montant de... euh... vos

honoraires...

Mr Parker Pyne leva une main impeccablement manucurée :

— Pas un centime. Ce me fut une joie. J'espère que tout se passera bien. Évidemment, votre fils subira un choc quand il apprendra qu'elle est partie sans laisser d'adresse. Ménagez-le pendant une semaine ou deux.

— Si seulement Betty lui pardonnait...

— Mais bien sûr qu'elle lui pardonnera ! Ils forment un gentil couple. Au fait, moi aussi, je pars demain.

— Oh, Mr Parker Pyne ! vous nous manquerez !

— Je fais peut-être aussi bien de m'éclipser avant que votre enfant terrible ne s'éprenne d'une troisième fille.

Accoudé au bastingage, Mr Parker Pyne contemplait les lumières de Palma. À son côté se tenait Dolorès Ramona.

— Joli travail, Madeleine, lui dit-il d'un ton admiratif. Je suis heureux de vous avoir câblé de venir. C'est drôle, tout de même... quand on pense que vous êtes une fille tellement popote, tellement « pantouflarde », comme on dit.

Madeleine de Sara, alias Dolorès Ramona, alias Maggie Sayers, rétorqua d'un ton pincé :

— Je suis ravie que vous soyez satisfait de mes services, Mr Parker Pyne. Cela m'a valu un agréable changement d'air. Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je vais aller m'étendre avant que nous ne levions l'ancre. J'ai si peu le pied marin...

Quelques minutes plus tard, une main se posa sur l'épaule de Mr Parker Pyne. Se retournant, il reconnut Basil Chester.

— Il fallait que je vienne vous dire adieu, Mr Parker Pyne, et que je vous transmette les remerciements de Betty avec les miens. Vous avez encore opéré un miracle. Betty et mère s'entendent comme larrons en foire. Cela peut paraître un peu irrévérencieux d'avoir ainsi abusé de la crédulité de ma pauvre vieille mère... mais il faut avouer qu'elle devenait impossible. De toute façon, tout va bien maintenant. Il ne me reste plus qu'à soigner mon air de chien battu quelques jours encore. Nous vous sommes infiniment reconnaissants, Betty et moi.

— Je vous souhaite tout le bonheur du monde, dit Mr Parker Pyne.

— Merci.

Il y eut un silence, puis Basil s'enquit d'une voix exagérément insouciant :

— Est-ce que miss... miss de Sara... est dans les parages ? J'aimerais la remercier, elle aussi.

Mr Parker Pyne lui lança un coup d'œil perçant :

— Désolé, mais miss de Sara est allée s'étendre.

— Oh, quel dommage !... eh bien, peut-être la reverrai-je à Londres un de ces jours...

— Cela me surprendrait car elle part pour les États-Unis où j'ai un travail urgent à lui confier.

— Oh ! fit Basil d'une voix blanche. Bon, eh bien il ne me reste plus qu'à m'en aller...

Mr Parker Pyne sourit. Comme il gagnait sa cabine, il frappa à la porte de celle de Madeleine :

— Tout va bien, ma chère ? Notre jeune ami voulait vous voir. L'habituel petit accès de Madeleine. Il s'en remettra d'ici un jour ou deux. Mais il faut bien avouer que vous faites des ravages.